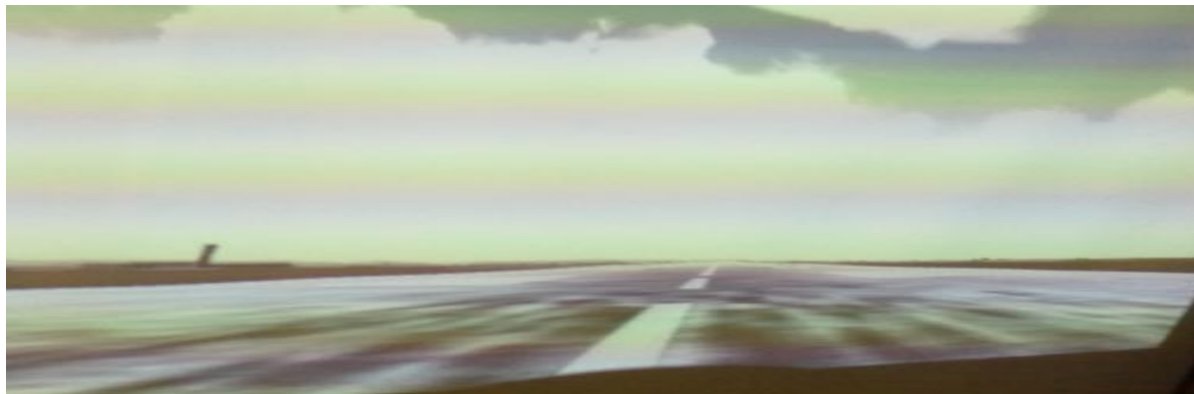


# L'INTENTIONNALITÉ DE LA CONSCIENCE

MARIANA THIÉRIOT LOISEL & MARC-WILIAMS DEBONO



## PARTIE I : PRESENTATION DU CONCEPT DE PERLABORATION PAR MARIANA THIERIOT LOISEL (MTL)

### PERLABORER

Travailler et parfois même, militer avec et pour les vies humaines et leur évolution, s'efforcer de comprendre comment nos destinées peuvent atteindre un sens éthique, où le souci de soi et le souci de l'autre trouvent un équilibre, implique la saisie d'éléments pluriels, en nous-mêmes et hors de nous-mêmes. En effet, exercer sa conscience, trouver de la valeur et du sens à sa vie, de façon provisoire et « réfutable »<sup>1</sup>, implique la compréhension d'un savoir complexe, fait de dialogue à partir de pensées qui s'ouvrent au ressenti et au perçu. Aujourd'hui on ne saurait réduire les solutions aux problèmes de sens éthique, à ce que nous propose une raison binaire et dichotomique : opter pour une partie de la connaissance (rationnelle) et exclure ou soumettre l'autre partie (sensible). Une partie de la connaissance ne saurait parler pour le tout. Il semble nécessaire d'étudier dialectiquement comment les différentes dimensions de la conscience humaine interagissent entre elles, ce que signifie penser aujourd'hui, en assumant à la fois l'universalité des problèmes éthiques posés dans les diverses disciplines du savoir et la singularité de chaque réponse.

En effet dévoiler le sens éthique d'un chemin choisi par le sujet, un sens qui se situe « entre, à travers et au-delà »<sup>2</sup> des connaissances disciplinaires, en appelle non seulement à comprendre intellectuellement son cheminement, mais également à ressentir avec cette vie,

<sup>1</sup> POPPER, Karl in La logique de la découverte scientifique, Paris, Payot, 1978.

<sup>2</sup> NICOLESCU, Basarab in Manifesto da Transdisciplinaridade, Sao Paulo, Triom, 1999.

suivre non seulement ses « *opérations mentales* »<sup>3</sup>, son raisonnement, certes essentiel pour sa survie, mais également ses insights, ses visions, son désir et sa peine ou l'espoir qui l'anime d'un « *peuple à venir* »<sup>4</sup> qui résiste dans l'ombre. En utilisant de nouvelles logiques comme celle de l'inclusion des éléments tiers entre deux pôles qui s'affrontent, dite « *logique du tiers inclus* »<sup>5</sup>, nous emprunterons un mouvement de perlaboration de la pensée. La perlaboration est un terme utilisé pour décrire un autre mode de pensée, qui pense le non intentionnel et n'ampute pas les visions, les « *tonalités affectives de l'existence* »<sup>6</sup>, les perceptions intuitives des facultés de raisonnement, de façon à rétablir la relation entre la cognition (le raisonnement), la conscience et son intentionnalité.

En effet les études qui établissent la distinction entre la cognition et la conscience ont été établies par le biologiste Francisco Varela qui a démontré que la cognition, dans le domaine de l'informatique, peut avoir lieu sans la conscience. Le programme effectué par l'ordinateur (par exemple pendant une partie d'échecs, mais également lors d'opérations plus complexes dans le domaine de l'intelligence artificielle comme la robotique) peut avoir lieu sans la conscience et il n'y a entre la cognition et la conscience « aucune connexion essentielle et nécessaire ».<sup>7</sup> Une personne ou un groupe de personnes peuvent donc effectuer des recherches très poussées dans le domaine de la cognition et de l'intelligence artificielle ou autres, sans aucune visée éthique, à des fins strictement compétitives et personnelles : « *sur la voie qui les conduit vers la science moderne, les hommes renoncent au sens.* »<sup>8</sup>

Cette relation complexe entre la cognition et la conscience devient possible à partir d'une pensée qui, grâce aux nouvelles logiques inclusive et complexe, établit des médiations et des passerelles entre la connaissance et son producteur, ses intuitions, ses rêves, ses affects, ses perceptions intuitives et son mode de raisonnement, autrement dit qui *rétablit la liaison entre les savoirs et le sujet qui connaît*. Pour traiter ce rapport entre le sujet et le savoir nous avons besoin d'une nouvelle modalité de la conscience : la conscience qui étudie le non intentionnel, qui étudie les méta-connaissances : les connaissances sur la façon dont nous élaborons le savoir, sur les moyens que nous employons, tant sur le plan cognitif que sur le plan affectif : pour obtenir quelle sorte de résultat ? Au travers de quels procédés ?

Ces questions ne peuvent pas se restreindre à une discipline, elles soulèvent une problématique radicale, à la fois philosophique et transdisciplinaire, qui se dirige vers toute discipline. En effet ces questions, du point de vue méthodologique, devraient être posées pendant une formation disciplinaire. Si le sens d'enseigner, d'apprendre ou de créer un savoir

---

<sup>3</sup> MEIRIEU, Philippe in Apprendre...oui mais comment, E.S.F, 1987.

<sup>4</sup> DELEUZE, G. et GUATTARI, F in Qu'est-ce que la philosophie ? Les Éditions de Minuit, p.206.

<sup>5</sup> NICOLESCU, B. ibidem 2.

<sup>6</sup> HENRY, Michel in L'Essence de la Manifestation, PUF, 1963, p.623

<sup>7</sup> Varela, Francisco in Quel savoir pour l'éthique, Action, Sagesse et Cognition, Paris, la Découverte, 1996.

<sup>8</sup> HORKHEIMER et ADORNO, in La dialectique de la raison, fragments philosophiques, Gallimard, 1974, p.23

semble confus, si la fin justifie les moyens et que la compétitivité voire la guerre s'avère de mise, comment et pourquoi échanger avec d'autres collègues, d'autres disciplines ? Lorsque le sens ou les sens font défaut on peut se retrouver dans une grande cohue occasionnée par le mélange de directions plurielles et antagonistes... Je me souviens du commentaire d'une de mes collègues lors de nos premières réunions transdisciplinaires où nous rassemblions une quarantaine de disciplines scientifiques : « *On ressemble à l'armée de Brança Leone (western spaghetti), chacun tire de son côté et personne ne sait où il va...* » Elle a été une des premières à quitter la place.

Ces métas-connaissances nous ont conduit à identifier « *les attitudes non intentionnelles* »<sup>9</sup> qui ponctuent l'élaboration de la connaissance scientifique en groupe, sous le mode de dévaluations ou surévaluations involontaires des producteurs ou des objets de savoir. Ces attitudes non intentionnelles ont lieu lorsque la relation au savoir se trouve convertie en relations de pouvoir, de soumission des uns et de domination des autres, connaissances à l'appui. Il ne s'agit pas ici seulement d'emprise inconsciente du discours des uns sur les autres et qui affleure, de leader charismatique ou de relations fusionnelles où l'on se miroite toujours inconsciemment dans l'autre. Il s'agit de relations conscientes, lucides, mais non voulues, non intentionnelles où les uns (qui ne « savent pas ») sont soumis aux sujets supposés savoir et où ceux qui comme Socrate savent qu'ils ignorent et qu'il faut bien apprendre ensemble chemin faisant, n'ont pas leur place et sont toujours exclus et marginalisés d'une façon ou d'une autre.

C'est donc dans ce contexte de relation de pouvoir que surgissent les attitudes non intentionnelles sous le mode d'évaluations irrationnelles du désir (dénis, peurs, blocages, agressivité tournée contre soi ou contre l'autre) car ces relations de pouvoir constituent une menace au potentiel de création humain dans la sphère individuelle et collective. En effet les relations de pouvoir, en raison, incitent à la reproduction du sens et du savoir et inhibent les facultés de création et donc de possibilité d'apprentissage en commun, grâce au dialogue. De telle sorte que l'on peut s'inspirer de la critique de Max Horkheimer et Theodor W. Adorno pour qui : « *La pensée ne détruit pas seulement les qualités, elle contraint les hommes à être de véritables copies conformes* ».<sup>10</sup> Nous étudierons ici la possibilité d'un autre mode de penser la relation au savoir et aux autres, qui prend en compte le non intentionnel (affects, perceptions, visions, *insights*, dévaluations, surévaluations) dans un procédé de composition mutuelle du sens éthique, avec soi-même, les autres et l'environnement.

« *Que serait l'archer sans la cible ?* »<sup>11</sup>

---

<sup>9</sup> THIÉRIOT Mariana, texte sur les attitudes non intentionnelles issu des recherches de Doctorat, 2003, en cours de traduction.

<sup>10</sup> HORKHEIMER Max et W. ADORNO in *La dialectique de la raison*, Gallimard, 1974 p.30. (texte original, Social Studies Association, New York, 1944)

<sup>11</sup> TAO Deng Ming in *Méditations Diarias*, Martins Fontes, 2003.

Le processus de perlaboration du savoir est à l'origine un processus de pensée analytique. Suivant le chemin emprunté par Jean François Lyotard, il s'agit pour lui, d'amorcer un travail de réécriture du savoir de la modernité en s'inspirant de la technique psychanalytique : « Ne pas préjuger, suspendre le jugement, accueillir, accorder la même attention à tout ce qui arrive et comme il arrive. »<sup>12</sup> Un exemple de ce travail peut être retrouvé *mutatis mutandis* dans la *durscharbeitung* (perlaboration) Freudienne. Dans ce contexte, penser équivaut à donc à réécrire le sens et plutôt que de tenter d'expliquer et de juger ce que l'on entend de ce qui est pensé, tenter de comprendre, sans à priori, ce qui vient de neuf à l'esprit. Ce qui semble être en jeu est : « L'aptitude à laisser advenir les choses comme elles se présentent. Selon une telle attitude chaque moment, chaque maintenant est comme un « s'ouvrir à ». »<sup>13</sup> En s'inspirant de Freud, Lyotard souligne l'importance de ne pas avoir de schéma préétabli, de donner à tout ce qui survient et à la forme comme cela survient, la même « attention flottante » de la pensée. C'est à cette condition seulement que nous pourrions céder le passage à l'intuition où à la découverte qui apparaît de façon non intentionnelle, d'un nouveau signifiant : différent.

Cette capacité d'accueil de ce que pense l'autre, ou l'autre en soi, peut être parfois rapprochée par les académiciens de la capacité de réceptivité des moines zen, qui font référence à un espace vide en eux grâce aux longues heures de méditation. Toutefois leur « vide » semble entouré des conditions très rigides et hiérarchisées, imposées du dehors, comme des coups de bâton pour redresser la colonne et ici il n'est question que d'*immanence*, de sens trouvé par le sujet dans un processus de réécriture du sens reçu, et non de Raison édictée par le « Grand Autre »<sup>14</sup> et ses représentants et où la vérité se présente comme une seule, la leur et oppresse celui qui s'y assujettit : « *De l'immanence on peut dire qu'elle est la pierre de touche brûlante de toute philosophie, par ce qu'elle prend sur soi tous les dangers que celle ci doit affronter, toutes les condamnations et reniements qu'elle subit. Ce qui persuade au moins que le problème de l'immanence n'est pas abstrait ou seulement théorique. À première vue on ne voit pas pourquoi l'immanence est si dangereuse mais c'est ainsi. Elle engloutit les sages et les dieux. La part d'immanence ou la part du feu, c'est à cela que l'on reconnaît le philosophe.* »<sup>15</sup>

Actuellement peu de personnes lorsqu'il s'agit de problèmes de sens sont capables d'écouter l'autre, sans vouloir d'une manière ou d'une autre la convertir à son sens à elle ou lui vendre son discours : l'on atteint le stade où « la pensée se transforme inéluctablement en une marchandise et où le langage n'est qu'un moyen de promouvoir cette marchandise. »<sup>16</sup>... En effet même lorsque le pluralisme et la relativité sont invoqués, le Grand Autre nous

---

<sup>12</sup> LYOTARD, Jean François In L'Inhumain, causeries sur le temps, Galilée, 1988, p.40

<sup>13</sup> *ibidem* p.41

<sup>14</sup> LACAN, Jacques in Écrits, Le Seuil, 1966.

<sup>15</sup> DELEUZE et GUATTARI, opus cit p .47.

<sup>16</sup> HORKHEIMER et ADORNO, opus cit Introduction, p.14.

guette, de façon plus perverse que lorsqu'il rayonnait en sens universel, car à présent il ne s'impose plus : il faut le désirer, le choisir : l'acheter... Et c'est toujours la vérité de l'Autre qui s'impose du dehors et d'en haut et la possibilité de devenir sujet, en réécrivant son histoire, qui est abolie.

Combien de formateurs sont capables d'écouter, de laisser les questions de sens ouvertes, afin que le sens puisse être trouvé ou retrouvé par celui qui s'interroge ? Combien osent le courage de Socrate et affirment : « *je sais que j'ignore* »... Bien sûr cette quête d'un sens éthique ne se fait pas à l'aveuglette. Il y a des cartes, des boussoles : des conditions de possibilité, des droits et des devoirs humains qui nous permettent de vivre en collectivité, des personnes qui ont fait la route avant nous et qui racontent, il y a de beaux livres, des livres laids aussi, des œuvres d'art, la culture est là comme témoin, provocation ou réponse incomplète de cette quête de sens, comme un peuple dans l'ombre gros de l'à venir, mais nulle réponse ne peut économiser à chacun l'effort de trouver sa réponse aux questions-universelles- de sens que la vie lui pose : « *D'où viens-je ? Qui suis-je ? Où vais-je ?* »... La liberté de la réécriture de la réponse s'avère « *difficile* »<sup>17</sup>.

En effet donner des leçons structurées comme des réponses efficaces aux différents problèmes cela semble, somme toute, plus confortable pour tout le monde. Or en philosophie, on devrait délimiter les grands problèmes universels, soumis à la condition humaine, mais laisser à chacun le soin de perlaborer ses concepts, textes à l'appui, pour traiter les questions de façon unique et située, en prenant exemple sur l'effort de la tradition philosophique pour se maintenir présente dans le devenir. Ce que la philosophie nous lègue, à tous, sont ses grandes interrogations et le défi pour le sujet de risquer sa réponse et exercer son intentionnalité. Or si nous répondons à la place de l'autre, nous lui interdisons l'accès à l'exercice de la pensée. « *Qui suis-je ?* » en effet, est une question universelle, dans la mesure où elle se pose ou devrait se poser à tous ; mais si les grandes réponses existent, personne ne peut répondre pour l'autre ou de l'autre, mais simplement répondre « devant » l'autre...

Perlaborer vient de l'allemand *Durcharbeitung*. Le « *passer* » à l'infinitif est le « *durch* » allemand de *Durcharbeitung* où le through de « *working through* » en anglais ; passer à travers de la « *trans* » ou perlaboration. La *Durcharbeitung* Freudienne s'effectue à travers un exercice de remémoration : nous cherchons, nous désignons et nous nommons des faits à l'origine des maux que nous souffrons ou des problèmes que nous affrontons. Nous essayons par cet exercice de « *perlaboration* » des conflits que nous traversons, d'éviter de répéter la situation qui provoque de la souffrance en nous. Nous prenons la parole et en nous exprimant, nous visitons par la pensée, les situations qui nous ont blessé pour tenter de comprendre ce qui s'est passé, quelles erreurs possibles ont été commises et comment éviter de reproduire les situations douloureuses. Parfois le simple fait de nommer une souffrance et

---

<sup>17</sup> LEVINAS Emmanuel in *Entre nous où le penser à l'autre*, Grasset, 1991.

d'avoir quelqu'un à l'écoute qui nous comprend peut constituer un soulagement, et nous donner le courage de poursuivre cet exercice de « perlaboration » du sens.

En effet, tandis que nous perlaborons, le discours va présenter des failles, des lapsus, des dénis, du registre du non intentionnel et ces failles dans le discours vont permettre à celui qui l'écoute de l'interroger et de faire émerger des sens nouveaux, des sens auxquels nous n'avions pas songé auparavant et qu'il va nous falloir penser. Lyotard remarque que contrairement aux machines, celui qui pense, qui réécrit son histoire, « *souffre et est sexué* »<sup>18</sup>. Comparaison intéressante, les ordinateurs ne souffrent pas. Or certains cadres comparent l'efficacité humaine du point de vue de la réalisation des tâches à celle d'un ordinateur : les personnes exécutent leur travail avec beaucoup de précision et sans se demander pour qui elles le font ni pourquoi, les ordres sont les ordres, il faut les exécuter... Personne ne leur a appris à philosopher, à s'interroger sur le sens de ce qu'elles pensent et font de telle sorte que la vie humaine ressemble à une mécanique bien huilée et qui fonctionne. Ainsi la violence et l'oppression s'inscrivent dans les faits de façon obéissante car les exécutants suivent les ordres du bourreau, le Grand Autre et les droits et devoirs humains sont bafoués sans remords ni mauvaise conscience. La cruauté des rapports de force s'exerce dans l'indifférence. Les guerres se poursuivent et « *l'histoire bégaye* ».<sup>19</sup>

Or la perlaboration est un exercice qui fait travailler la mémoire... Il s'agit de rétablir la circulation entre le désir, la souffrance et la pensée : « être apte à recevoir ce que la pensée n'est pas préparée à penser, voilà en quoi consiste la pensée »<sup>20</sup> ;<sup>21</sup> « *penser c'est tout questionner, y compris la pensée, la question et le processus* ». Donc à partir de ce qui survient non intentionnellement à partir de nos remémorations, ce qui nous blessait de façon souterraine remonte à la surface et les conflits entre ce qui est de l'ordre de l'inconscient et ce qui appartient à la conscience sont entendus et pensés intentionnellement. Or la cause essentielle de nos conflits avec les autres repose sur un problème de compréhension qui demande une écoute rigoureuse, clinique, Freudienne de ce qui a lieu.

Pourquoi une personne ne comprend pas l'autre ? Pourquoi des collègues de travail ou les membres d'une famille ne se comprennent pas ? Bien souvent il y a la peur d'écouter ce que l'autre a à nous dire, car il peut manifester un désaccord et ce désaccord est assimilé à une perte de reconnaissance et d'affection. Or en philosophie on apprend que la critique traduit une forme de respect car elle est une preuve de sincérité. Et si nous levons les résistances et sommes capables d'entendre ce que l'autre a à nous dire, les conflits ont une chance de se résoudre grâce à l'élaboration conjointe d'un sens tiers, conciliateur voire réparateur. Selon Freud lorsque nous « *perlaborons* » nous comblons les lacunes de la mémoire de façon

---

<sup>18</sup> LYOTARD, *ibidem* p.28

<sup>19</sup> PISTER in cours d'histoire de khâgne Lycée Henry Poincaré, Nancy, 1985.

<sup>20</sup> LYOTARD, *ibidem*, p.28

<sup>21</sup> LYOTARD, *opus cit* p.28.

dynamique et affrontons les résistances dues aux répressions, ce qui a pour effet une transformation des processus de pensées qui auparavant inconscients deviennent conscients :

« Les résistances une fois conscientisées doivent être élaborées et seulement alors, elles pourront être dépassées »<sup>22</sup> Il y a de nombreuses résistances<sup>23</sup> à vaincre pour que le dialogue puisse avoir lieu, comme l'a signalé Freud il y a près de deux siècles. En effet les résistances peuvent être violentes, blessantes ou épuisantes, elles arrivent sans prévenir, souvent au moment où nous sommes le plus vulnérables. Penser le sens de sa vie par soi-même, dans un monde où la pensée est devenue impersonnelle et quasi mécanique ; fonctionnelle, cela peut être un exercice effrayant car l'on risque de dures critiques à s'affranchir du « monde du on »<sup>24</sup>, das mein écrit Heidegger : on dit, on pense... C'est à cet instant précis, devant les résistances qui surviennent, au lieu de fuir ou attaquer, le philosophe encourage une troisième voie avec constance : celle du « sursis »<sup>25</sup> à ses impulsions, qui permet à la pensée de s'effectuer.

Philippe Meirieu nous encourage à « travailler la résistance »<sup>26</sup>, à travers un mouvement qui s'inscrit dialectiquement dans la continuité et la rupture avec le discours de l'autre, en alternant le sursis et la prise de risque, pour oser sortir de la place assignée au sujet dans l'imaginaire de l'Autre, pour risquer la découverte de nouvelles places : « Au croisement de deux routes peut ainsi disparaître, un moment, l'interrogation obsessionnelle d'être ou ne pas être dans la bonne direction ; le questionnement perd cette radicale et terrible simplicité qui enferme les sujets dans un dilemme implacable ; la situation se fait plus complexe et délimite des secteurs, des domaines qui suggèrent de quitter, même timidement, en une

---

<sup>22</sup> Freud, Sigmund, in Recordar, Repetir, Elaborar, Obras Completas, Sao Paulo, Zahar, p.194. En français : Remémorer, Répéter, Élaborer, in la Technique Psychanalytique, Paris, PUF, 1981.

<sup>23</sup> En utilisant ce procédé qui tend à relever les différentes formes de résistance dans un discours, on va pouvoir évaluer les attitudes non intentionnelles qui jalonnent un parcours de formation. En effet ces attitudes non intentionnelles manifestent des évaluations irrationnelles qui peuvent freiner un parcours d'apprentissage et le transformer en rapport de force : « je n'y arriverai jamais, je ne suis pas capable, ce contenu ne sert à rien, « je sais déjà tout cela »... ». De façon globale les attitudes non intentionnelles révèlent la présence ou l'absence de désir et l'évaluation qui l'accompagne. Or si le désir du sujet a toujours été brimé, il risque de le censurer lui-même, en dévaluant son désir. Au contraire si son désir a été exalté comme celui d'un enfant roi, il aura une tendance à imposer son désir aux autres. Il peut également inhiber son désir et être enfermé dans le désir de l'autre, prisonnier de la place qu'il occupe dans l'imaginaire de l'Autre, « pour lui faire plaisir ». (Ce point sera approfondi dans un texte en cours de traduction). Les attitudes non intentionnelles traduisent donc la relation du sujet à son désir ou à son manque de désir, dans le contexte d'un parcours de formation. Or après toutes les souffrances humaines, il semble essentiel de prendre conscience de la façon dont la connaissance scientifique est élaborée : à quelles fins, à partir de quels moyens ? Ces savoirs sont-ils imposés sans dialogue, sont-ils employés pour dominer et soumettre ? Comment élaborer les savoirs de façon dialogique ?

<sup>24</sup> HEIDEGGER, Martin, in Être et Temps, Gallimard, édition originale 1927.

<sup>25</sup> MEIRIEU, Philippe La Pédagogie entre le dire et le faire, ESF, 1996, p.195

<sup>26</sup> MEIRIEU, ibidem p.132

*exploration incertaine, les trajectoires déjà tracées, celles où l'on ne peut qu'avancer ou reculer...pour tenter de trouver soi même son propre chemin. »<sup>27</sup>*

## PERLABORER COLLECTIVEMENT : LE PEUPLE QUI MANQUE

La complexité de la connaissance entraîne un bouleversement dans la façon de penser : on pense dans l'incertitude, on prend en compte qu'il va falloir faire face à l'imprévisible et à l'aléatoire, écouter les différences exprimées par les uns et par les autres, parfois de façon chaotique, afin de tenter d'élaborer du sens éthique ensemble. Or si nous apprenons à philosopher de façon transdisciplinaire, à nous interroger ensemble sur le sens éthique de nos actions, de nos recherches, de nos engagements politiques, nous pourrions faire le lien entre la connaissance scientifique, son impact politique et les êtres humains, afin de nous certifier que la connaissance scientifique soit au service de l'humain et non l'inverse.

Dans ces conditions l'usage de nouvelles technologies, l'enseignement en ligne, à distance et tous les essais avec le support des ordinateurs pour favoriser le développement humain, requièrent l'interaction de la technologie avec un questionnement de type philosophique sur la fin et les moyens employés. En effet quelle est la relation entre la recherche scientifique, les choix politiques et la composition collective et démocratique du savoir ? Gilles Deleuze lorsqu'il définit l'action de penser n'isole pas la philosophie de l'art et de la science et met en évidence comment la pensée a pour but d'affronter le chaos : « *Que serait penser s'il ne se mesurait sans cesse au chaos ?* »<sup>28</sup> ; « *Ce qui définit la pensée, les trois grandes formes de la pensée, l'art, la science et la philosophie, c'est toujours affronter le chaos, tracer un plan, tirer un plan sur le chaos.* »<sup>29</sup>. Cette « *lutte avec le chaos n'est que l'instrument d'une lutte plus profonde contre l'opinion, car c'est de l'opinion que vient le malheur des hommes.* »<sup>30</sup> Ce sont les opinions à brûle pourpoint, non intentionnelles, portées par les affects et les clichés perceptifs qui effectuent ce que Ricoeur désigne comme des « *jugements prima facie* »<sup>31</sup> qui ont pour effet de simplifier et réduire, de dévaluer ou de surestimer, de mépriser ou d'aduler au lieu de tenter de comprendre un discours et de composer du sens, de perlaborer le sens collectivement.

En effet le savoir arrive souvent ponctué d'une évaluation sur le savoir en question et les différents auteurs sont jugés bons, moins bons, sur des critères subjectifs, fondés sur une opinion, une mode, le profit d'une recherche et les autres, souvent les plus difficiles, les moins rentables, se trouvent marginalisés. C'est ainsi que surgissent les différents clochers dans le domaine du savoir et ses représentants, on alimente la concurrence et on crée des hiérarchie

---

<sup>27</sup> MEIRIEU, *ibidem* p.133.

<sup>28</sup> DELEUZE et GUATTARY, *opus cit*, p.196

<sup>29</sup> DELEUZE et GUATTARY, *ibidem*, p.186

<sup>30</sup> DELEUZE et GUATTARY, *ibidem* p.194.

<sup>31</sup> RICOEUR, Paul in *Soi même comme un autre*, Le Seuil, 1990.



dans le milieu des sciences : les unes sont « exactes », les autres « humaines », des frontières s'établissent d'un territoire à l'autre, le langage se diversifie et plus personne ne se comprend : c'est Babel. Il faut faire partie du petit groupe d'initiés d'une discipline déterminée qui détient frileusement les résultats d'importantes découvertes et domine et opprime de la sorte, les autres disciplines. Comme l'ont vu Adorno et Horkheimer en 1944 : « *Les concepts mêmes d'esprit, de vérité voire de Raison sont ramenés au niveau de la magie animiste* ». <sup>32</sup>

C'est frappant de voir dans la sphère universitaire comment certains collègues charismatiques sont suivis aveuglement dans leurs préférences et d'autres collègues massivement rejetés. Il semble que l'on se retrouve avec le même tableau en politique où les arguments sont colorés par la tonalité affective qui les accompagne et où les opinions oscillent au gré des emportements. La relation entre les diverses factions de la connaissance se détériore, chacun énonce la vérité à partir de son territoire et de son groupe d'adeptes, en résistant au fait que la vérité soit probablement le résultat d'un échange, d'un dialogue qui implique de part et d'autre des différents groupes, un processus de déterritorialisation, pour se situer dans le devenir commun.

Dans ce contexte le seul garde fou de la démocratie reste le débat d'idées, « *un agir communicationnel* » <sup>33</sup> comme le décrit Habermas ; où les uns et les autres doivent fonder leur argumentation en raison et en droit, en s'interdisant toute forme de violence qui porte atteinte à l'intégrité des personnes : « *La philosophie est par nature compétente pour parler des questions fondamentales relatives à la vie en commun soumise à des normes et notamment à la vie politique juste. La philosophie et la démocratie n'ont pas seulement le même contexte d'origine historique ; elles dépendent aussi l'une de l'autre. L'effet public de la pensée philosophique requiert tout particulièrement la protection institutionnelle de la liberté de penser et de communiquer ; inversement, le débat démocratique, toujours menacé, dépend aussi de la vigilance de ce gardien public de la rationalité qu'est la philosophie* »

Un doute fondateur semble donc de mise, à savoir si le bon argument, la raison choisie n'est pas celle du groupe dominant, économiquement le plus nanti et le mieux informé car technologiquement le mieux outillé comme le dénoncent les philosophes « *déconstructivistes* » comme Derrida, Deleuze ou Lyotard. Pour ces penseurs le discours dominant, l'idéologie faite clichés, s'impose aux masses, masses qui oppressent le sujet et l'empêchent d'exister en dehors de la logique de survie par le travail. Car ce que ces philosophes signalent reste la domination, non pas d'une élite pensante, mais de celle d'une masse qui représente la majorité et suit de façon subjective les opinions créées par la télévision, la mode, en admirant celle prônée par ceux qui dominent économiquement le marché et qui se questionne le moins possible sur le sens de tout cela.

---

<sup>32</sup> HORKHEIMER et ADORNO *ibidem* p.29

<sup>33</sup> HABERMAS, *Jünger in Vérité et Justification*, Gallimard, 2001.

Ce qui prévaut semble la lutte pour cette domination économique et cette possession d'objets fétiches où la marchandise (voitures, téléphones portables, maisons etc..) fait l'objet de « *nouvelles mythologies* »<sup>34</sup> comme l'a perçu Gêrôme Garcin et où les nouveaux dieux sont ceux qui gagnent le plus et peuvent consommer davantage et qui parlent au nom de la majorité. Toutefois il faut résister à une certaine esthétique du désespoir et perlaborer. Selon Deleuze et Guattari : « *On ne lutte pas contre les clichés perceptifs et affectifs si on ne lutte pas aussi contre la machine qui les produit.* »<sup>35</sup> Et ils nous mettent en garde : « *La philosophie de la communication s'épuise à la recherche d'une opinion universelle libérale comme consensus, sous lequel on retrouve les perceptions et les affections cyniques du capitaliste en personne* ».<sup>36</sup>(...) « *Nous ne manquons pas de communication, au contraire nous en avons trop, nous manquons de création. Nous manquons de résistance au présent.*

Perlaborer implique de penser par concepts, par fonctions, par sensations, trois aspects à partir desquels le cerveau devient sujet. La conscience s'avère intentionnelle et non intentionnelle : **il lui faut donc l'intentionnalité Husserlienne de déchiffrer la non intentionnalité.** Selon Husserl : « *L'intuition de l'essence est la conscience de « quelque chose », « d'un objet », d'un quelque chose sur quoi se dirige le regard de l'intuition est et donné en personne.* »<sup>37</sup> Les concepts philosophiques sont porteurs de visions et inspirés de sentiments, comprendre ces concepts nous remet à comprendre également les tonalités affectives qui les animent, la vision, l'intuition qui les porte, leur « *essence* » et élucider « *le non intentionnel* » qui les meut.

Nous l'avons vécu avec les guerres et les déportations, la raison peut être haineuse, vindicative, cruelle ou être comme l'a vu Nietzsche emplie de ressentiment ou de culpabilité. En ce sens, comprendre nous demande de raisonner et en raisonnant, considérer ce qui est ressenti et vu : comprendre ce qui se dit dans ce qui est dit. Cela nous demande d'accompagner la connaissance d'un « *soi même* », d'une conscience qui lorsqu'elle pense, s'interroge sur le sens de ce qu'elle ressent et de ce qu'elle voit, une conscience qui refuse de se réduire à une machine qui fonctionne comme une pièce ou un rouage d'un système collectif dont le seul moteur est l'économie de marché au profit d'un petit nombre, qui oppresse et manipule la majorité, une conscience qui résiste, qui demeure un sujet unique, irremplaçable, irréductible aux meilleures définitions et qui soulève des problèmes éthiques là où tout semble évident.

La raison à la quelle nous convie les philosophes nous demande de penser le devenir et se réfère à un peuple qui manque : « *La race appelée par l'art ou la philosophie n'est pas celle qui se prétend pure, mais une race opprimée, bâtarde, inférieure, anarchique, nomade,*

---

<sup>34</sup> GARCIN Gêrôme et Al. In *Nouvelles Mythologies* Le Seuil, 2007.

<sup>35</sup> DELEUZE et GUATTARI, *Ibidem* p.142

<sup>36</sup> DELEUZE et GUATTARI, *ibidem*, p.139

<sup>37</sup> HUSSERL, Edmund, in *Idées directrices pour une phénoménologie*, Gallimard, 1950, p.22.

*irrémédiablement mineure ; ceux là que Kant excluait de la nouvelle Critique... Artaud disait : « écrire pour les analphabètes, parler pour les aphasiques, penser pour les acéphales ». Mais que signifie « pour » ? Ce n'est pas « à l'intention de » ni même « à la place de ». « C'est devant ». C'est une question de devenir. Le penseur n'est pas acéphale, aphasique ou analphabète, mais il le devient. Il devient indien, n'en finit pas de le devenir, peut être « pour que » l'indien qui est indien devienne lui même autre chose et s'arrache à son agonie. (...). Le philosophe doit devenir non-philosophe, pour que la non-philosophie, devienne la terre et le peuple de la philosophie. »<sup>38</sup>. « Il se peut que croire en ce monde, en cette vie, soit devenu la tâche la plus difficile. »<sup>39</sup>.*

La référence à un peuple qui manque, à un peuple à venir constitue se qui va démarquer une raison révolutionnaire d'une raison qui reproduit les élites marchandes et leurs icônes d'un pouvoir destitué de savoir... « *Il n'est pas faux de dire que la révolution c'est la faute aux philosophes.* » (...) « *La révolution est la déterritorialisation absolue au point même où celle ci fait appel à la nouvelle terre, au nouveau peuple.* »<sup>40</sup>. Le corollaire de la référence à un « *peuple qui manque* », la tonalité affective qui accompagne cette vision se présente comme « *la souffrance* » : « *Les livres de philosophie et les œuvres d'art contiennent aussi leur somme inimaginable de souffrance qui fait pressentir l'avènement d'un peuple. Ils ont en commun de résister, résister à la mort, à la servitude, à l'intolérable, à la honte, au présent.* »<sup>41</sup>. Il est un fait que ce texte de Deleuze va se suivre quelques années plus tard de son suicide.

Mon expérience de la « *durcharbeitung* », de la perlaboration collective lors de ma coordination avec trois autres auteurs d'un livre de vingt six auteurs de disciplines différentes, au Brésil : « *Éducation et Transdisciplinarité 3* »<sup>42</sup> a été la composition collective et intentionnelle de la différence. Nous avons passé plus d'un an à débattre de nos idées et de nos écrits en nous réunissant, par petits groupes, hebdomadairement, et nous avons découvert ensemble des issues possibles et un devenir pour l'éducation. Toutefois le chemin a ressemblé plutôt à un accouchement, qu'à la construction d'un projet de pont où à l'ajustement des pièces d'une mécanique complexe. Il y a eu un rythme de maturation à respecter, des souffrances non intentionnelles issues des conflits internes entre le projet conscient d'écrire ensemble et les désirs inavoués d'imposer sa vision ou sa pensée aux autres et la création d'un tout, le livre tissé ensemble, qui dépasse la somme des parties et qui va suivre son chemin de façon autonome. Nous avons vécu ensemble une maïeutique.

---

<sup>38</sup> DELEUZE et GUATTARI, *ibidem*, pp.104, 105.

<sup>39</sup> DELEUZE et GUATTARI, *ibidem*, p. 72.

<sup>40</sup> DELEUZE et GUATTARI, *ibidem*, pp.96, 97.

<sup>41</sup> DELEUZE et GUATTARI, *ibidem*. p. 105.

<sup>42</sup> Educação e Transdisciplinaridade 3, TRIOM,

Le déroulement de la conscience qui prend en compte le non intentionnel, s'établit donc à partir de la considération des limites de logique, mises en évidence dans la description de la complexité, par Edgar Morin. Pendant un cheminement de création collective de sens, il y a de l'imprévu, de l'incertain, de l'aléatoire et c'est à cette condition qu'il peut y avoir du nouveau : « *La pensée complexe ne refuse pas du tout la clarté, l'ordre, le déterminisme. Elle les sait insuffisants, elle sait qu'on ne peut pas programmer la découverte, la connaissance ni l'action* »<sup>43</sup>.

En effet, Edgar Morin ne s'oppose pas au caractère universel des problématiques affrontées par l'humain, il va réintroduire dans la pensée l'importance de « *l'intelligibilité qui se fait à partir du local et du singulier* »<sup>44</sup>, en insistant sur la complexité qui émane du contexte donc où les problématiques éthiques, qui s'adressent à tous, s'inscrivent. En ce sens le paradigme de la complexité amène une contribution essentielle pour la compréhension du « non intentionnel », car le non intentionnel va introduire du nouveau, donc du désordre dans les énoncés philosophiques, du chaos qu'il va falloir affronter et penser, en suivant une piste phénoménologique, qui débusque le sens caché derrière les phénomènes. En effet ce paradigme de la complexité considère les phénomènes selon une logique « *ordre- désordre- interaction- organisation* »<sup>45</sup>, intégrant de la sorte les événements aléatoires dans la recherche d'intelligibilité et prenant en compte « *Les inters rétroactions, retards, brouillages, synergies, détournements, réorientations.* »<sup>46</sup>

Ce que nous tentons d'éviter au maximum, en appelant au dialogue transdisciplinaire, sont les réponses unilatérales, prévues d'avance et qui vont exclure ce que l'on tente de faire advenir par la pensée : la différence et avec elle, le sublime. « *La marque infailible du sublime, c'est quand nous sentons qu'un discours nous laisse beaucoup à penser, qu'il fait d'abord un effet sur nous, auquel il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de résister et qu'en suite le souvenir nous en dure et ne s'efface qu'avec peine.* »<sup>47</sup> En effet Ubiratan d'Ambrosio fait allusion aux « *cages* »<sup>48</sup> conceptuelles qui paralysent la pensée dans des places prévues au départ et qui donc font échouer la possibilité de création collective.

---

<sup>43</sup> MORIN, Edgar in Introduction à la pensée complexe, ESF, 1990, p.110

<sup>44</sup> MORIN, Edgar, in Science avec conscience, Fayard 1982, p.306

<sup>45</sup> MORIN, Edgar, opus cit. p.306, 307

<sup>46</sup> MORIN, Edgar, ibidem, p. 307

<sup>47</sup> LONGINO, Traité du Sublime ou du merveilleux dans le discours, Paris, Ed. Firmin Didot et Cie, p. 427.

<sup>48</sup> D'AMBROSIO Ubiratan in Conférence d'ouverture Deuxième Congrès Mondial Transdisciplinaire, Vitoria, Brésil, 2005.

## PARTIE II : NEUROPLASTICITE ET INTENTION : L'AUTONOMIE DE L'ESPRIT PAR MARC-WILLIAMS DEBONO (MWD)

L'intentionnalité de la conscience se fonde également sur des facteurs neurobiologiques, ayant trait à la plasticité du cerveau humain et à la nécessité d'élire des choix. En effet, un saut transdisciplinaire s'impose qui traduit les nuances entre le versant volitionnel lié à la mobilisation d'ensemble d'aires cérébrales ou à la notion de cerveau chef – d'orchestre et le versant intentionnel sur lequel Husserl, Deleuze, Morin ou d'Ambrosio nous renseignent. La représentation mentale d'une perception non réelle, d'un rêve, d'un mouvement dessiné mais non exécuté sont autant de traits communs du traitement mental d'une information dont la plastique sera déformée, reformée, oubliée, rappelée par le sujet connaissant et son cortège psycho-idéal. S'en suit l'élaboration d'un moi multiple, étendu, réfractaire parfois, aux antipodes de toute rigidité académique structurelle. Un moi qui glisse du conscient potentialisé au conscient actualisé, surfe en surface, au pôle émergé piqué d'antennes sensorielles ou sensorimotrices, puis plonge dans les profondeurs de l'ego, de l'altérité, du monde, des qualia, de l'affect pur.

Comment se traduit cette conscience non intentionnelle sur le plan de la représentation cérébrale et cognitive ? Comment s'articulent intention et non-intention, ego, alter ego et non-ego... ? Que se passe-t-il lorsque la dialectique est rompue, que le bas blesse au point d'engendrer des déséquilibres noétiques ? Au point que le sujet vacille à la frontière entre démesure et folie, entre réalité et irréalité ? Autant de questions qui fondent autant la perlaboration au sens où MTL l'entend : un cerveau qui devient sujet, que sa part d'affect moteur et de non intentionnel, que les approches de la psychologie cognitive. Ainsi la plasticité des mémoires<sup>49</sup> essentielle dans l'ancrage, la mémorisation des strates mais aussi l'oubli ou le *reverse learning*, ainsi les neurones miroirs récemment décrits chez les primates comme le signe d'un module social impliquant les structures limbiques – liées aux émotions – et la reproduction de comportements significatifs comme les mimiques faciales en signe d'empathie.

Toute atteinte à l'intégrité des mémoires plurielles qui nous font tels que nous sommes ou des modules sociaux établis entraîne des troubles importants de la communication. Il y a rupture de la chaîne de l'ego, de notre identité profonde. Cette rupture, qui peut-être salvatrice chez le moine bouddhiste ou le méditant – seuls capables d'aller au-delà... – est fortement préjudiciable à l'être social qui se trouve désemparé à plus d'un titre : son ego vacille, le schème corporel qui y est associé s'emballe, son comportement

---

<sup>49</sup> DEBONO, Marc-Williams, « La plasticités des mémoires », in Actes du Colloque International « Jung et les Sciences », Université libre de Bruxelles, Szafran, Baum & Decharneux Eds., Editions EME, 2009.

ou sa position vis-à-vis de ses semblables n'est plus adéquate, son moi profond s'effrite : le sujet risque de tomber dans l'autisme ou la schizophrénie<sup>50</sup>.

Comment éviter cet écueil ? Par la socialisation bien entendu, mais aussi par une hygiène de vie perceptive pourrait-on dire. Une hygiène touchant à la réhabilitation des représentations profondes, à la mise en rapport architecturale entre l'intention et l'action, entre l'esprit animal et l'esprit symbolique, entre le perçu et le vécu, autrement dit à une prise en compte phénoménologique de l'esprit, de son autonomie<sup>51</sup>, de sa permanence alors qu'il est traversé en permanence par du bruit, de l'information et des stimuli de tous ordres. Cela pourrait conduire à la reliance prônée par Morin ou à la mise en jeu de la conscience non intentionnelle dont nous parlons ici, une conscience impliquant les affects et les méta-connaissances de terrain, agissant à l'interface entre savoir et intuition, entre cognition et affection. Une autre voie favorisant l'autonomie de l'esprit est sans conteste l'approche phénoménologique de Varela qui sur les traces de Heidegger et Merleau Ponty prend en compte l'expérience subjective liée à un corps et une histoire et l'incarnation de l'esprit<sup>52</sup>. Une incarnation balayant l'ensemble corps-esprit-monde et s'appuyant sur un principe de non-action ou d'action possible sans intention. Principe prenant toute sa valeur dans le contexte que nous décrivons, l'action motrice y traduisant directement la volition, tandis que l'acte cognitif incarné ou l'énaction<sup>53</sup> y vise l'incarnation de processus mentaux non accessibles au niveau personnel de la conscience lors d'une nouvelle configuration donnée.

## L'ÉMERGENCE DU CERVEAU-MONDE

Le cerveau est une représentation plastique du monde. Et inversement, le monde se réfléchit dans la capacité plastique qu'à le cerveau de s'exprimer, non pas tant parce qu'il intègre le réel, mais parce qu'il reflète au plus haut degré les capacités humaines de gérer l'incertitude<sup>54</sup>. Or, cette gestion du "bruit" conduit à la création permanente, en même temps qu'elle se nourrit de frustrations, d'inachèvement. Cet inachèvement est propre à l'évolution de l'homme, et le pousse sans cesse à fragmenter le message onirique qui envahit sa réalité. Autrement dit, si c'est dans la fulguration que naît l'idée germinative, c'est parce que c'est le mode naturel de communication du cerveau avec l'environnement. Un mode inquiet, turbulent, fantasmatique, nécessairement ambigu qui embrasse et hallucine toute vérité.

---

<sup>50</sup> Voir chapitre suivant : Entre démesure et folie : la précarité du réel.

<sup>51</sup> Détection et reconnaissance de formes au premier degré, puis continuum, unité et irréductibilité de la conscience.

<sup>52</sup> VARELA Francisco, THOMSON Eva & ROSCH Elea., « L'inscription corporelle de l'esprit », Ed. du Seuil, 1993.

<sup>53</sup> L'article d'Olivier PENELAUD « Le paradigme de l'énaction aujourd'hui » paru dans PLASTIR n°18 fait un point complet sur les perspectives énaïctives et leurs limites.

<sup>54</sup> DEBONO, Marc-Williams, « Le cerveau en tant que représentation plastique du monde », ETHIQUE n°14, Ed. Universitaires, 1994.

La connaissance s'acquiert dans la dualité entre le risque de périliter et la tendance à transcender. Or, cette propension extraordinaire à fantasmer, à mythologiser est le propre de l'homme. Burinée par la langue et la métaphore, elle introduit l'élément-clé du clivage entre le réel et l'imaginaire. Élément moteur de l'évolution du cerveau-monde. Le cerveau ne discerne pas le sujet de l'objet, le rêve de la réalité. Il vit dans un continuum tantôt flou, tantôt distinct qui happe un lumen. Cependant, le fondement même de l'expérience humaine consiste à défier ce seuil, à se saisir des instabilités, des éclairs pour innover. Cette symbolique, empreinte dès le commencement des conditions de survie du milieu, a bouleversé de manière strictement corrélative le développement du cerveau et de la sphère "géocentrique" des primates à l'homo sapiens. Cela signifie, et c'est fondamental, que la construction, l'architecture cérébrale s'est plastiquement adaptée aux nécessités et contradictions de la nature pour évoluer. Ce qui s'est traduit par une augmentation prodigieuse de la capacité crânienne (volume passant de 500 à 1300 cm<sup>3</sup> en quelques millions d'années), un développement important du néocortex chez les hominiens les plus évolués, mais également par une structuration anatomique interne reflétant les appendices extérieurs.

En effet, l'homoncule sensori-moteur de Penfield illustre les représentations des mains, des pieds, ainsi que des organes des sens de l'hémicorps controlatéral dans les zones hémisphériques du cerveau, avec des proportions, et surtout une somatotopie hautement significative (ce n'est pas la masse musculaire qui importe, mais la finesse de la fonction: par exemple le visage et surtout la main sont très gros par rapport au reste du corps. Ce premier degré de plasticité est à l'image du corps qui s'est modelé en fonction du milieu, avant de se rétroprojeter dans le cerveau. Il y a donc un rapport immédiat, constant et évolutif entre la morphogenèse interne et externe, entre la teneur et la prise de conscience de la signification de ces formes, entre le substrat et le processus générique aboutissant à l'intelligibilité.

Cette symbiose n'est pas purement descriptive, mais correspond amplement à une aptitude foncièrement plastique du code humain. Et il ne s'agit pas d'une métaphore, car ce code est inscrit dans et par et un cerveau qui pense, mais dont le degré de conscience est inféodé au moule qui l'a formaté. En d'autres termes, il y a relativisation du cerveau-monde, parce que la systémologie nerveuse est intimement liée, intriquée au devenir constant de l'univers. D'où un second degré de plasticité, d'où le jeu épique entre le conscient et l'inconscient; d'où cette virtualité inouïe, mystérieuse, qui secrète l'inconnu. Ainsi, le cerveau ne reproduit pas le monde: il est le monde, dans le sens où il a émergé en tirant parti du hasard (comme les autres grands traits évolutifs), mais s'est forgé dans le sillon creusé d'un monde dont tout nous indique qu'il est lui-même fruit d'un "hasard", dont tout nous indique rien... ou peut-être une lueur ontique ? Cette lueur, c'est l'unité des principes génératifs conduisant à l'homme. C'est la cohérence interne du système bio-évolutif dans sa très grande diversité. C'est la reconnaissance irréfutable d'un principe de complexité et de limites de prédictibilité. C'est la signature de processus intimes de mémorisation des strates évolutives. C'est enfin la conception d'un hasard qui présente indéniablement une certaine

épaisseur temporelle, une certaine détermination<sup>55</sup>. Si on déroge à ces constats, il n'y a pas de cerveau-monde, car le monde n'est pas. Ou plutôt il est atrophié, isolé, réduit à un mécanisme générique aveugle. Aveugle au fondement historique des espèces dans l'écosystème, aveugle aux plans d'organisation coordonnés qui ont abouti au développement de l'individu, aveugle à la complémentarité bohrienne, aux attracteurs non chaotiques et enfin à l'interactivité des systèmes de codes<sup>56</sup>.

La trame cosmo-irruptive étant jetée, l'homme n'a dès lors qu'à imiter, inventer, s'épanouir. Ce versant idyllique est hélas, et de par cette même nature, ponctué de crimes et d'hécatombes, de luttes de territoire, de barbaries. Et c'est la même puissance imaginative qui tue et qui aime. C'est la fragile frontière entre démesure et folie qui est fonction d'ordre ou de perdition. Un bateau sans proue peut naviguer. Un homme sans conscience meurt. De fait, si un homme qui ne peut décider chavire, c'est que sa boussole oscille entre deux directions qui labourent des champs de conscience différents. Or, le principe d'incertitude fait déjà partie des descriptions de la physique particulière, et les liens désormais classiques entre entropie et information amènent naturellement à assimiler la conscience à un supercomplexe sensible aux champs d'influences universels.

S'il dépasse sa schizoïdie, ce complexe aura une tendance ostensible à osciller en faveur de l'événement brut, en se référant à ses mémoires de travail (associative, spatio-temporelle, à court et long terme...) et engrangées (historique, socioculturelle, inconscient collectif, savoir-faire...). L'aiguille s'arrêtera spontanément ou sous induction en un point de l'horloge, produisant un acte dans le temps. Naissance inédite, échec ou efflorescence. Ces ébauches structurales sont donc, à des degrés divers, intrinsèquement dépendantes des champs morphogénétiques qui les ont engendrés. Il va de soi que la modification infime d'un paramètre astronomique ou gravitationnel aurait des répercussions énormes sur l'écosystème, la survie des espèces, la dérive des océans, l'équilibre planétaire ou l'homéostasie organique. De même, est-il nécessaire de préciser que la modification d'un allèle ou de la conformation protéique d'un gène peut avoir des conséquences radicales sur l'évolution du cerveau ? En revanche, il faut resituer la non linéarité du fonctionnement cérébral (logique floue), comme ses capacités majeures d'auto-organisation en système ouvert.

En effet, la plasticité neurale, loin d'assimiler le cerveau à une machine de Turing, autorise une modulation permanente des microstructures cérébrales (terminaisons synaptiques et réseaux interconnectés), de l'expression des gènes (codage des facteurs trophiques, remaniement morphogénique des cellules, modification des molécules de structure ou d'adhésion) et des capacités adaptatives du système nerveux (réorganisation d'interconnexions synaptiques d'aires cérébrales différentes, repousse synaptique ou relance

---

<sup>55</sup> Ce qui n'indique pas pour autant une finalité.

<sup>56</sup> DEBONO Marc-Williams, « L'Ère des Plasticiens », Editions Aubin, Collection Sciences, Epistémologie, 1996.



d'un programme développement après lésion: ce qui autorise notamment des espoirs médicaux dans le domaine des greffes de tissu embryonnaire chez l'adulte). Sa propriété fondamentale est donc d'être massivement modulable en fonction des facteurs environnementaux et culturels jusqu'à l'adolescence, puis discontinument jusqu'aux stades adultes les plus avancés. Cette plasticité a, comme dans les tableaux d'Escher, récemment franchit un pas de plus, montrant un niveau d'intégration supplémentaire nommé **la plasticité de la plasticité**<sup>57</sup>. C'est à dire qu'on ne constate plus seulement des modifications de l'efficacité synaptique locale<sup>58</sup> mais qu'une régulation synaptique plus globale (modulation en fréquence ou de conformation moléculaire) est capable de moduler la première, en induisant, par exemple des effets inverses (DLT) pour un même stimulus. Se dégage ainsi, comme pour d'autres phénomènes cérébraux largement incompris, une logique de contradiction gérée par intégration en aval, et une conscience (ou supraconscience) en tant qu'attracteur du cerveau chaotique, en amont.

## ENTRE DEMESURE ET FOLIE: LA PRECARITE DU REEL

Sur le plan mental, les processus dynamiques non linéaires magistralement illustrés par le *bios*, et en particulier le fonctionnement cérébral, restent vrais. La meilleure illustration en est la bascule vers l'aliénation, où la schizoïdie créatrice joute dangereusement aux limites du système, qui, s'épuisant, sombre dans la schizophrénie. Le patient présente alors des accès aigus entrecoupés d'éclairs de lucidité, qui s'espacent si le mal n'est pas enrayé. Les sauts d'attention brutaux ou les absences (crise d'épilepsie brève), et à un degré supérieur, les comas prolongés donnant lieu à un soudain franchissement du *mur de la conscience*, sont également des expressions symptomatiques de rupture nette d'un état instable ou plutôt d'un *déséquilibre stable*. A chaque fois le dysfonctionnement biologique étaye le désordre mental. Selon la gravité, la dynamique est rompue, puis repart, ou atteint son acmé dans un paroxysme frôlant la mort.

Ces déséquilibres sont structurels, en ce sens qu'ils prennent en compte la nature épicyclique du cerveau, mais ne sont pas limités à elle. C'est bien de la réaction en chaîne cerveau-esprit qu'il s'agit, laquelle s'abreuve insatiablement des constantes universelles, mais aussi et surtout de la cascade en miroir qu'offre la rétrocausalité (von Neuman, Wiener), et en particulier, la conscience de la conscience<sup>59</sup>. De fait, à quelque niveau que l'on se situe, et en premier lieu à l'interface cellulaire, apparaît une nature intrinsèque, spontanément

---

<sup>57</sup> ABRAHAM W.C. and BEAR M.F.: "Metaplasticity: the plasticity of synaptic plasticity", Trends in Neurosciences n°4, 1996

<sup>58</sup> Comme la potentiation à long terme ou PLT et son opposé la dépression à long terme, toutes deux signant la plasticité synaptique de structures centrale comme l'hippocampe ou du cervelet.

<sup>59</sup> LUPASO, Stéphane, « Logique et contradiction », Ed. PUF, 1947; « Les trois Matières », Ed R. Julliard, 10/18, 1970; « L'homme et ses trois éthiques », Ed. du Rocher, 1986.

autorégénérative et en *déséquilibre stable*<sup>60</sup>. Ce processus biologique élémentaire est un fidèle reflet du fonctionnement cosmique, et par conséquent, d'une autocoherence universelle. C'est également un reflet du rapport conflictuel permanent entre le pouvoir centralisateur du génome (information génétique globale contenue dans l'ADN cellulaire), et la fonction cellulaire spécifique. Toutefois cette unité mécanistique ne doit pas occulter la diversité d'expression des vecteurs physiques et éco-biologiques.

De même, toute singularité ou tout épiphénomène ne peuvent se comprendre en dehors du champ d'une métaplasticité systémique<sup>61</sup>, dans la mesure où les pôles contradictoires sont intégrés au tout, et que le tout intègre et dépasse chaque unité. Ainsi, semble-t-il vain de chercher un pouvoir génératif absolu, mais ô combien plus riche de tenter de saisir les reflets polyvalents, excentriques, déformés, erronés du message intersubjectif qui nous parvient. C'est dire notre complexe, notre désarroi, mais en même temps notre certitude intérieure. Nous sommes dans une réalité antinomique, foncièrement résistante, qui s'effeuille dans un pli de l'univers. L'immersion-mère produit et détruit, immerge et émerge une réalité ontique et fictive. Cependant, on croit à cette fiction, et surtout on la rationalise. Ainsi, se dresse le squelette d'un homme debout face à l'esprit, cette déité insatiable qui croque l'avenir par petits bouts, qui du bruit de fond antédiluvien, de la poussière d'étoiles draine un fil d'Ariane complice, malicieux, pervers et créateur. D'où ce lien paradoxal entre ma vision du monde et le monde tel qu'il est, d'où cette insurrection forcée de l'esprit qu'Artaud a si bien vécu, d'où l'indispensable inclusion du tiers dans l'assomption de ce monde que Lupasco a parfaitement détecté<sup>62</sup>. Je est les autres et je à la fois, je est la source et le fruit de l'incomplétude gésique.

Aussi, l'irréalité est-elle forcément représentée dans le cerveau, et le fantasme une activité proprement écobio-logique, dans ce sens qu'elle génère une pluie de signes interprétables par le code linguistique et culturel. Ce jeu de dupe atteint son acmé dans le poème, où le pic gordien est ressenti comme crucial, où le revers des cimes, des *moèmes*<sup>63</sup>, l'enjeu *du code syllabique* sont autant de déversoirs, de capteurs de l'infinie relativité des choses. Le message défriché est alors nécessairement flou, interprété, lu à travers une histoire, un lieu, mais toujours omniscient car imprégné de l'essence même de la vie.

---

<sup>60</sup> Ibid 55.

<sup>61</sup> A rapprocher des méta-connaissances décrites par MTL

<sup>62</sup> Ibid 58

<sup>63</sup> Moèmes: terme signifiant « entre-deux-mots/entre-deux-schémas », initialement publié par l'auteur dans le livre « La Joute », Ed. du Soleil Natal en 1993, puis formalisé dans « L'Ere des plasticiens » où il s'agira de véritables interfaces aux schémas globaux (ISG) et de constantes de temps conscientielles.

## DE L'IMAGINAIRE A L'IMAGINAL: FANTASME ET REALITE

Que décrivons-nous si ce n'est une alogique native<sup>64</sup> fondamentalement décrite par le poète depuis toujours et que la science commence à explorer. Ce pas est à la fois archaïque et gigantesque, en cela qu'il est inespéré dans le monde cloisonné et hypertechnologique où nous vivons, en même temps qu'il apparaît comme socio-historiquement fondé à l'épistémologue attentif<sup>65</sup>. Il fera à notre avis écho à l'éclosion d'une conscience imaginale (dans le sens de Corbin<sup>66</sup> où pourraient s'entrechoquer les logiques du sens. En effet, il est important de relever la notion-clef de carrefour (et non de fusion) ontologique entre l'art et la science, aujourd'hui dans l'actualité. Nous avons vu que l'imaginaire répondait à une configuration en continu du système nerveux par rapport aux sources physiques et informatives qui l'environnent. Il se nourrit donc de mémoires "stables", à l'état de traces biologiques (génétiques et épigénétiques), et d'un dynamisme spontané à la clef de tout apprentissage, notamment chez l'enfant. Cependant, il ne rend pas compte du système mémoriel imaginal strictement parallèle qui devrait sub-consciemment le soutenir.

Cet imaginal pourrait être lié à une constante alogique universelle non décelable (ou décelée), et probablement responsable de cette dynamique interne, cette cohérence, cette synchronicité atemporelle et ontologique des événements qui crée la novation. Ce clivage transhistorique (choc de la conscience instantanée avec l'inconscient collectif et individué) serait, dans certains cas, capable de réamorcer une plastique vestigiale, en remodelant dans l'instant la plastique inhérente à l'individu. Au sens de Bergson, il associerait étroitement conscience et durée créatrice, dans toutes formes de connaissance réelle. De fait, on ne peut plus ignorer certaines notions fondamentales comme les principes d'indécidabilité (théorème de Gödel) ou d'inséparabilité de la matière. Toutefois, il faut se garder d'extrapoler nos fantasmes à tout le champ du réel, pour la bonne et simple raison, que ce champ est encore quasiment vierge, et que l'assomption du principe de complexité menant au principe anthropique, n'est garante ni de la suprématie de l'homme sur le reste du monde, ni de sa connaissance de ce monde. La seule approche nous paraissant adéquate dans ce contexte, est l'humilité, l'intégration de la notion-clef de **plasticité active du monde**<sup>67</sup>, et la pratique expérimentale, concrète de la transdisciplinarité.

La fantaisie n'est ni plus ni moins qu'un moteur considérable du genre humain. Quelle que soit l'acception qu'on lui donne, fantasme en amont, dérive en aval, démence, humour percutant, sarcasme, grain de folie, déraison, rire, poésie, sublimité, elle est ce chaînon indispensable à la créativité du déviant. Déviation originelle qui, si l'on en juge la résultante,

---

<sup>64</sup> Fonctionnant non pas en opposition mais à côté de la logique cartésienne.

<sup>65</sup> Changement de paradigme de Lazlo.

<sup>66</sup> CORBIN, Henri, « L'imaginaire et l'imaginal », colloque. Symbolisme, Paris 1964. Elle pourrait avoir trait à une temporalité d'une qualité intrinsèquement différente (hypothèse conscience-temps).

<sup>67</sup> Ibid 55

est plus que probante, puisque c'est du devenir de l'homme, de son identité qu'il s'agit. La translation de l'axe imaginaire à l'axe imaginal s'y opère nonchalamment, par l'oblique, la souveraine, en déclinant cette seule certitude du poète qui est dans l'au-delà des significations, dans l'au-delà du fantasmagorique nous aliénant sans même que nous en ayons conscience<sup>68</sup>. Que se passe-t-il dans le cerveau du créateur ? Collisions neuronales, conflits polysynaptiques, ébullition entropique, afflux sanguin, mise en jeu des aires néocorticales, expérience du vécu... Tout se mêle et se démêle, s'enchevêtre, s'organise et se désorganise, s'imprègne de l'acquis, s'en détache, s'expatrie discontinument pour revenir au réel où la catalyse, l'événement singulier, anodin, associatif, libérateur, orgasmique surgit. Ce jaillissement focalise, verbalise, vocalise un consensus à mi chemin entre réalité et irréalité, qui, par devers toute probabilité, a une consistance ontique. C'est ce jet inespéré qui transcende l'intégralité de l'individu, culmine en l'épicentre noétique, et rejait sur l'humanité, qu'on appelle la création.

Ce surgissement n'est possible que parce que le cerveau n'est pas un organe figé, mais hautement interactif, imprimé du passé-futur, en mouvement, en devenir évolutif constant. Et qu'il s'inscrit dans un processus lui-même éminemment plastique, qui dès les origines, s'est gravé dans le sillon mutant d'une indétermination pour procréer. N'oublions pas que c'est l'écosystème qui a généré la cérébralisation, que c'est la structure mythique qui a généré l'homme, et que c'est en l'homme que s'est ancré la conscience de la vie. Aussi, tout déterminisme ou positivisme logique pur me paraît radié de l'intelligibilité de la nature. Et prétendre le contraire, l'épiphénoménalité de la conscience, relève aujourd'hui *d'une incapacité d'intégrer le statut complexifiant de l'être*. L'imaginaire défini par Durand en tant qu'enveloppe globale de la signification, ne serait-il pas un prélude à l'émancipation du cerveau chaotique ? C'est à dire dont la pensée crée et se crée dans le temps ? Dont la part inductive est inséparable de la part déductive ? Dont l'émergeant joute l'iceberg couvant le berceau de l'humanité ? Dont la part animale est transcendée par la part imaginaire ? Dont enfin l'effluent cristallise *l'histoire fantastique du cerveau-monde*<sup>69</sup>...

ICONOGRAPHIE: "The Road", MW DEBONO ©

---

<sup>68</sup> Il s'agit d'une aliénation fonctionnelle à modulation positive, dans la mesure où elle nous octroie la faculté de faire corps au monde.

<sup>69</sup> Le chapitre « L'émergence du cerveau-monde » et les suivants ont été originellement publiés dans la revue *Abstract Neuro & Psy* n°184 sous ce titre en 1998.